

# Le Monde DES LIVRES

## Le brouillon philosophique d'un nihiliste de génie

Première traduction intégrale des deux mille pages du chef-d'œuvre désordonné de Giacomo Leopardi (1798-1837), plus connu pour ses poèmes que pour sa pensée, radicalement pessimiste, et ses recherches philologiques

### ZIBALDONE

de Giacomo Leopardi.  
Traduit de l'italien, présenté  
et annoté par Bertrand Schefer,  
éd. Allia, 2 398 p., 40 € et,  
à partir du 28 février 2004, 50 €.

Longtemps restée à l'état de manuscrit après sa mort, l'œuvre maîtresse de Giacomo Leopardi attendit un demi-siècle pour être publiée en Italie (en 1898, à l'occasion du centenaire de la naissance de l'écrivain) et donc plus d'un siècle et demi pour être intégralement traduite en français (1), grâce à un petit éditeur et à un jeune traducteur, Bertrand Schefer, qui a pris en charge tout seul cette tâche gigantesque. La nature de l'ouvrage, qui appartient à la catégorie éditoriale des *Pensées* de Pascal (même désordre ou même ordre caché, même inégalité de style, même diversité d'inspiration et de ton), et la personnalité complexe de l'auteur pouvaient, en effet, décourager. Difficultés auxquelles s'ajoute la longueur du livre : deux milliers de pages pleines, parfois d'une extrême érudition, avec une multiplicité de références philosophiques, linguistiques, historiques.

Leopardi est d'abord un poète en Italie où l'on connaît par cœur plusieurs de ses *Chants* (2) : *L'Infini*, *Le Passereau solitaire*, *Le Samedi du village* ou *Le Genêt* constituant le viatique littéraire des petits Italiens. Romantique ? Il n'aimait guère, chez ses contemporains français, ce qualificatif qui suscitait en lui plus de sarcasmes que d'admiration fraternelle. Il voulait être philologue, et, du reste, un an avant de mourir, il forma le projet d'une traduction française de toute la partie de ce *Zibaldone* qui évoque le langage, l'étymologie, la comparaison des différentes écritures, l'usage du discours et les influences réciproques de la littérature et de la langue. C'était, de toute évidence, ce qui, à ses yeux, comptait le plus : la réflexion sur les mots, leur histoire, leur emploi. Travailleur acharné depuis son enfance, il avait une façon insolite de mener ses recherches et de les considérer : l'ironie désabusée, qui lui fit choisir ce titre générique de *Zibaldone* le dénote assez. C'est un terme d'origine vénitienne (lui-même issu du patronyme d'un médecin ayant traduit un traité arabe d'hygiène au XV<sup>e</sup> siècle), employé alors pour désigner tous les mélanges littéraires un peu informes. Pour Leopardi, il s'agissait de tourner en dérision ses tentatives philologiques.

Était-il philosophe ? La traduction française et son remarquable appareil critique permettront enfin de restituer l'ampleur de cette pensée extraordinairement originale. Lui-même, alors âgé de moins de 30 ans ou d'à peine plus – puisque, né en 1798, il rédige ces notes de brouillon entre 1817 et 1832 –, nourri de culture antique, trace entre la poésie et la philosophie une ligne de démarcation très fragile, tout en les distinguant nettement par leurs objets : « Il est admirable de voir que la poésie, qui cherche naturellement le beau, et la philosophie, qui cherche essentiellement le vrai – c'est-à-dire ce qu'il y a de plus opposé au beau –, sont les deux facultés qui ont le plus d'affinités entre elles, car le véritable poète est parfaitement capable d'être un grand philosophe et le véritable philosophe d'être un grand poète ; ni l'un ni l'autre ne peuvent être grands ni parfaits dans leurs domaines s'ils ne participent complètement aux deux, à la nature primitive de l'esprit, à sa disposition naturelle, à la puissance de l'imagination. » Ce carnet, aux proportions démesurées et à la rédaction parfois trop élaborée pour le réduire à sa fonction d'aide-mémoire, contient peu de références directement autobiographiques. Leopardi se trahit cependant par instants, quand il laisse échapper : « Pour vivre tranquille, il faut être occupé à l'extérieur. Mon erreur a été de vouloir mener une vie entièrement et uniquement intérieure, dans le but et avec l'espoir d'être plus tranquille. Plus j'étais libéré des peines et des occupations extérieures, de tout souci du dehors, jusqu'à la nécessité de parler pour demander ce dont j'avais besoin (au point que je passais des jours entiers sans proférer un mot), moins j'étais tranquille en mon esprit. » Voilà qui esquisse un autoportrait de philosophe quasiment autistique. Ce qu'il n'était pas.

Leopardi n'était pas un solitaire radical. Pas même au sens où Montaigne et Kierkegaard le furent. Mais, célèbre pour ses poèmes et ses travaux étymologiques, ainsi que pour ses dialogues satirico-philosophiques, publiés eux de son vivant, il était isolé par son apparence physique : génie précoce, il avait le corps déformé par ses études excessives et souffrait d'une mauvaise vue. Tous les témoins étaient frappés de sa difformité physique – il était très menu et bossu –, sa pâleur, la distorsion des traits de son visage qu'adouçissait un sourire angéli-

que. Malheureux en amour, il fut récompensé par l'amitié passionnée d'un Napolitain de dix ans son cadet, Antonio Ranieri, avec lequel il vécut et près duquel il mourut, à moins de 40 ans, au cours d'une épidémie de choléra. Ce destin tragique augmenta son aura poétique et coupa l'élan philosophique.

### UNE THÉORIE DU NÉANT

« Tout est néant dans le monde, jusqu'à mon désespoir... » Nihiliste, dit-on de lui. En effet, d'un pessimisme qui n'a d'équivalent que chez Sade, il développa une théorie du néant qui donna lieu, par ses excès paradoxaux, à des malentendus. « L'homme, comme les autres animaux, ne naît pas pour jouir de la vie, mais seulement pour la perpétuer, pour la transmettre à ceux qui lui succéderont, pour la conserver. Ni lui ni la vie, ni aucun objet de ce monde, n'existent spécifiquement pour lui ; c'est lui au contraire qui existe pour la vie. Affirmation effroyable, mais vraie, et qui est la conclusion de toute métaphysique. » Et ce qui distingue les hommes des animaux fait empirer notre condition, puisque, conscients de ne jamais pouvoir accéder au bonheur, sinon dans un avenir qui ne deviendra jamais présent, nous finissons par aspirer à la mort : « Nous désirons bien souvent la mort avec ardeur, comme le remède unique, évident et réfléchi à nos maux, et la désirant souvent en toute lucidité, nous sommes obligés de la désirer et de la regarder comme notre plus grand bien. »

Mais il serait erroné de lire dans les pages les plus sombres de Leopardi un éloge du suicide. Bien au contraire, il rappelle, à chaque occasion, que notre recours aux illusions demeure toujours le plus fort : « Les véritables rêves de l'homme, voulus par la nature, et sans lesquels notre vie serait la chose la plus misérable et la plus barbare. » Au cœur du désespoir, l'espérance resurgit. Et notre besoin de consolation est insatiable.

René de Ceccatty

(1) De nombreux opuscules ont été publiés par Allia et des choix du *Zibaldone* ont été proposés par différents éditeurs ces dernières années. En 1964, l'Unesco en avait soutenu la traduction partielle (Del Duca, traduction de Juliette Bertrand, préface de Giuseppe Ungaretti).

(2) Traduits par Michel Orcel (Aubier, édition bilingue, 1995).



Le poète et philosophe  
Giacomo Leopardi

Vendredi 14 Novembre 03